



Edgar P. Jacobs : la bande dessinée est une manière d'opéra

PAR GUY VAES

Au bout d'un sentier en estafilade, on découvre, dans ce coin de Lasne dit le Bois des Pauvres où s'épanouit le Brabant, une villa sortie d'un roman anglais, et qui paraît commander le site. Sous son faîtage, un monsieur, grave comme un administrateur qui parcourt un bilan, met au point le vol du collier de la reine Marie-Antoinette. Il se peut même que le monsieur s'offre une pause. Il se met alors à rêvasser sur une partition : Massenet, Verdi, Messager, Berlioz. Après quoi : au travail ! Ce soir, ses occupations l'obligent à peaufiner un coup fumant au Japon. La maquette d'un laboratoire à Tokyo dont chaque instrument lui est maniaquement familier requiert à présent toute son attention.

Tel s'est présenté à nous, par un après-midi de juillet 1970, Edgar P. Jacobs, autrefois baryton, devenu pionnier de la bande dessinée en Belgique.

Pourquoi avons-nous choisi de le rencontrer ? Avant tout par goût personnel. Le créateur de *l'Espadon* est l'un des seuls spécialistes de la branche qui soit demeuré un artisan.

Le cheveu noir comme l'aile d'un Steinway, le veston anglais ouvert sur une chemise bleue qu'agrémente un nœud papillon, la main qui voltige, Edgar P. Jacobs s'exclame :

« Eh bien, oui ! Je suis un artisan. Même à l'époque de la conquête spatiale, on réclame encore un bon petit ébéniste. Autrefois, j'ai essayé de travailler avec des

collaborateurs. Pour activer le rythme de la production. Ça n'a point marché. Fini le plaisir. Or, le plaisir, c'est vivre à tous les niveaux ce que l'on imagine !

– Bruxellois du Sablon, je suppose que vous avez dû fréquenter une académie ?

– En effet, j'aspirais à devenir peintre d'histoire. La bataille de Groeninge, les empoignades illustres, l'attaque des marchands au Moyen Âge. On m'a très vite fait comprendre que j'arrivais trop tard. Alors je me suis orienté vers la décoration. J'ai travaillé pour Delecluse à la Monnaie, dessiné des bijoux pour Wolfers, conçu des catalogues pour l'Inno et le Grand Bazar. »

Que notre hôte soit prodigieusement doué, ses cahiers d'écolier, exposés naguère à la Royale lors d'un hommage à la bande dessinée, l'ont démontré. Mais le chant ? Car enfin, n'avait-il pas choisi d'abord la carrière de baryton ? À ces mots, Edgar P. Jacobs s'arrondit comme une voile sous le vent. Les souvenirs se mettent à bouillonner :

« C'était là ma vraie passion. Tout gosse, j'avais un petit théâtre. En même temps que je perfectionnais mon coup de crayon, j'éduquais ma voix au Conservatoire. »

L'opéra de Lille l'engage. Survient la crise, ensuite la deuxième guerre. Retour à Bruxelles où le travail est aussi rare que les huîtres. Coup de bol : il y croise Jean Dratz, le dessinateur qui assume la direction artistique de *Bravo*, le *Tintin* de l'époque. Du chant, il passe graduellement au suspens illustré. En ses débuts, l'Occupation n'entravait pas encore la publication de *Flash Gordon* (Guy l'Éclair) d'Alex Raymond, l'un des grands de la BD d'Outre-Atlantique.

« Les planches nous arrivaient de là-bas, en blanc et noir, et l'on se chargeait de les colorier. On recouvrait les épidermes trop dévêtus. On jouait des drapés. Mais, tout à coup, crac ! plus d'illustrations. Les États-Unis venaient d'entrer en guerre. Il en résulta la disparition obligée de *Flash Gordon* ; quant à moi, je pris la succession d'Alex Raymond.

– Au fait, saviez-vous comment travaillait votre collègue américain ?

– À mon grand effroi, oui ! Dès avant la guerre, l'école américaine se servait déjà de la technique cinématographique. Raymond disposait d'innombrables jeux de photos. Les starlettes de l'époque posaient dans son atelier. Il dessinait d'ordinaire sur la photographie de ses modèles. Il accentuait le trait. Il effaçait une

ombre, appliquait une tache suggestive. Ensuite, il plongeait la photo dans un bain qui l'effaçait mais laissait le graphisme intact. Comme la plupart des dessinateurs américains, le décor ne l'intéressait guère. C'était la dynamique des attitudes qui prêtait physionomie à la planche. À l'encontre de Raymond, je multipliais les décors. Exigeais d'eux un maximum de précision. Et j'estimais que la couleur devait être génératrice d'atmosphère. Mon graphisme s'appuyait exclusivement sur le trait, évitant ainsi les violents contrastes entre le blanc et le noir d'un Milton Canif. Quant à Blake, Mortimer et Olrik, ils ont connu une première mouture : le professeur Marduk, le traître Dagon et Lord Calder, le substitut de Flash. »

Avec le lancement de *Tintin*, l'après-guerre fut le signal de la « grande aventure ». Le succès du nouvel hebdo fut extraordinaire. L'équipe des dessinateurs travaillait quatorze à quinze heures par jour, le week-end y compris.

« Comment, aujourd'hui, se présente votre journée de travail ?

– Eh bien, l'exercice du métier commence après le petit déjeuner et s'achève à la nuit tombante. Réunir la documentation occupe la moitié du temps. Et je n'oublie pas de parcourir tout ce qui a trait aux découvertes scientifiques les plus récentes. L'élaboration d'un scénario, au stade initial, requiert un à deux mois d'intense cogitation. Après quoi j'élabore un calendrier couvrant la durée de l'histoire. Chaque événement est pour ainsi dire chronométré. Sur cette base-là, je pratique mon découpage.

– C'est un travail de metteur en scène de cinéma !

– Si vous voulez. Le cinéma m'a beaucoup appris. Surtout les expressionnistes allemands et les Suédois. Plans américains, panoramiques, fondus, et ainsi de suite. Tenez, après avoir terminé le scénario de *La Marque Jaune*, j'ai passé dix jours à Londres. J'y ai constaté que Gordon Square, où j'avais situé la demeure du docteur Septimus ne « donnait » pas. En revanche, Tavistock Square, oui.

– D'où vient votre amour du fantastique, sinon de l'insolite ?

– Des Anglais, mais aussi de Jules Verne. Jeune garçon, je dévorais Kipling, Conan Doyle, Dickens, R-L. Stevenson et, bien sûr, Edgar Poe ! Oui, jusqu'au spiritisme qui m'a tenté... Ce qui me plaît dans l'étrange, c'est qu'on part souvent d'un incident banal. Un plomb saute ; faute de pouvoir y remédier, on s'éclaire à la

bougie ; autour de vous on jurerait qu'on se déplace, que des choses se sont mises à ramper... Tout devient possible. »

Peu avant qu'on prenne congé, Edgar P. Jacob nous dit encore :

« Au fond, l'opéra est resté ma grande passion. Et, réflexion faite, je crois que la bande dessinée est une manière d'opéra. Avec son lyrisme, ses effets dramatiques, ses chutes. »

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Guy Vaes, *Edgar P. Jacobs : la bande dessinée est une manière d'opéra*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/vaes.pdf>>